

PANORAMA DE LA CHANSON FRANÇAISE (1955-1965)

Préambule

D'abord, on remarquera que la période observée s'inscrit au centre de ce qu'on a appelé les « Trente glorieuses », années de forte croissance économique - notamment en France - entre la fin de la seconde Guerre Mondiale en 1945 et le choc pétrolier de 1973. L'appétit de vivre va passer par celui de consommer. La société française vit une profonde mutation : entre 1954 et 1957, la production industrielle augmente en moyenne de 10% par an ; de son côté, le baby-boom poursuivra une croissance supérieure à 20 pour 1000 jusqu'au milieu des années 60, de sorte que le chiffre symbolique des 50 millions d'habitants sera atteint au début des années 70.

Le « métier » de la chanson est lui-même directement bouleversé au début des années 50 par un autre faits historique : l'avènement du microsillon, procédé qui permet de dupliquer un disque quasiment à l'infini en préservant sa qualité technique. *« Avant, c'était scène et exploitation du petit format avec tout ce qui y était lié, dit Gérard Davoust, l'actuel PDG des Éditions Raoul-Breton ; à partir des années 50, on se tourne vers le disque qui connaît son envol après le baby-boom et l'arrivée du microsillon. »* L'historique « petit format » vendu dans la rue aux badauds écoutant un chanteur servait jusqu'alors « pour la recette » et jusqu'à la fin des années 50, l'essentiel, du point de vue économique, reposera encore sur les radios et le spectacle vivant, les premières rapportant des droits d'auteur aux artistes mais leur permettant surtout de remplir les salles de spectacle. La télévision qui prend son essor dans ces années 50 ne dispose encore que d'une seule chaîne en noir et blanc et n'émet que quelques heures par jour : elle passera d'environ 500 000 récepteurs en 1956 à quelque 7, 5 millions en 1967, débuts de la couleur.

Au plan de la chanson proprement dite, deux grandes tendances historiques se sont affirmées après la guerre : le music-hall (héritier spirituel du café-concert, mais dans un lieu d'écoute de type théâtre) où se produisent des interprètes (Édith Piaf, Yves Montand...) et la chanson d'auteur, qui s'interprètent eux-mêmes et ont souvent aussi composé la musique (Charles Trenet, Francis Lemarque..). Après qu'une forte personnalisation ait longtemps eu lieu sur les premiers, l'arrivée des « chanteurs à guitare » comme Félix Leclerc et Georges Brassens va chambouler la donne dans les années 50. Débutant quelques années avant ces deux derniers, Léo Ferré mettra

cependant davantage de temps à toucher le grand public et ce n'est qu'en signant sur disques Barclay en 1960 qu'il y parviendra réellement.

Les années 1955-1959

Après la période réaliste, la chanson flirte avec l'existentialisme du côté de Saint-Germain-des-Prés où la poésie et le jazz s'entrelacent de Juliette Gréco en Jean-Paul Sartre et autre Boris Vian. Au fil de ces années, la chanson s'intellectualise donc, affirme de nouvelles valeurs (créé en mai 1954 par Mouloudji, le jour même de la prise de Diên Biên Phù, *Le Déserteur* sera censuré pendant dix ans) et trouve largement refuge dans les cabarets parisiens de la « rive gauche », expression qui va qualifier dès lors une certaine chanson « à texte », c'est-à-dire que ledit texte prendra trop mécaniquement le pas sur la musique. Avec le recul, le fameux « âge d'or » de ces cabarets restera très relativisée par nombre de celles et ceux qui l'ont vécu : pour gagner quelques francs, il faut quand même alors enchaîner plusieurs cabarets dans la même soirée et dans des conditions techniques aléatoires. De la Rose Rouge à la Fontaine des quatre saisons, de la Colombe à l'Écluse, de Chez Patachou à La Méthode ou à l'Échelle de Jacob..., défilent ainsi des Jean Arnulf, Guy Béart, Pia Colombo, Jean-Claude Darnal, Jacques Debronckart, Jacques Douai « *le troubadour du 20^e siècle* », Maurice Fanon, Jean Ferrat, Les Frères Jacques, Stéphane Golmann, Henri Gougoud, Gribouille, Joël Holmès, Bobby Lapointe, Hélène Martin, Marc Ogeret, Pierre Perret, Jacques Serizier, Christine Sèvres, Francesca Solleville, Anne Sylvestre...

Fait amusant, deux salles importantes de l'époque viennent de renaître récemment : l'Alhambra (alors 2800 places, baptisé Alhambra-Maurice Chevalier lorsque ce dernier y effectua sa rentrée à l'automne 1956, et où se produisirent des artistes aussi différents que Brel, Brassens, Aznavour, Devos ou Hallyday) et le Théâtre des Trois-Baudets dirigé par Jacques Canetti, grands découvreur de talents (Leclerc, Brel, Brassens, Béart, Gainsbourg...) et directeur artistique chez Philips. Mais deux grands music-halls vont être souvent symboliquement renvoyés dos à dos, Bobino (qui existe depuis 1873) réputé « rive gauche » et l'Olympia « plutôt variétés » dont la réouverture s'effectue en février 1954. La réalité est beaucoup plus complexe, puisque dès 1958, Bruno Coquatrix sera aussi aux commandes de Bobino aux côtés de Félix Vitry ; d'ailleurs si Gilbert Bécaud « *la révélation de la chanson 1953* » fait partie du premier programme de l'Olympia dont la tête d'affiche est Lucienne Delyle, la vedette qui lui succède le 19 février s'appelle Georges Brassens et Léo Ferré y passera quelques mois plus tard. Puis, entre autres re-Bécaud, Piaf et Aznavour en 1955, Trenet et Marcel

Amont en 1956, Juliette Gréco et Mouloudji en 1957, Luis Mariano, Jacques Brel et Philippe Clay en 1958, Joséphine Baker et Dario Moreno en 1959. Si l'apparition d'un Bill Haley puis d'un Gene Vincent lors de soirées spéciales (les Musicorama) fleurent l'arrivée du rock, la mode est encore largement aux chanteurs « à accent » : de Dario Moreno donc, à Maria Candido, Gloria Lasso et Dadida dont le tube de 1956 est *Bambino*, Luis Mariano triomphant au Théâtre du Châtelet dans des opérettes de Francis Lopez. Sans oublier, dans un style différent, l'Américain Eddie Constantine, héros de films policiers de série B (Lemmy Caution) qui chante *Un enfant de la balle* (1955) et *Cigarettes et Whisky* (1957).

Pour en revenir aux principaux artistes :

Brassens, le chanteur à guitare, a choqué le bourgeois dès 1952 avec *Gare au gorille*, *La mauvaise réputation* et *Hécatombe* et il va produire sa série de 9 disques 25 cm (numérotés) jusqu'en 1962 (*Les trompettes de la renommée*, *Marquise*, *La guerre de 14-18*) puis en 1964 *Les copains d'abord* et en 1966 *La supplique pour être enterré à la plage de Sète*. Il aura donc parfaitement supporté le choc rock et yé-yé.

Brel, idem. Il a débuté en 1954 grâce à Canetti, a sorti sa première grande chanson, *Quand on a que l'amour*, en 1957. Après avoir abandonné la guitare sur les conseils de son pianiste et arrangeur François Rauber, il devient un homme de scène phénoménal. Rompant avec son idéalisme initial (l'abbé Brel), il témoignera d'un rare sens du portrait et de la satire : *Ne me quitte pas* (1959), *Les bourgeois* (1962), *Les toros et Amsterdam* (1964)... et il annoncera en 1966 à l'Olympia qu'il arrête le tour de chant car il se sent « *devenir habile* ». Il lui reste alors 12 ans à vivre...

Ferré, qui se veut d'abord musicien, alors qu'il est sans doute le plus « poète » des trois (et le plus anar !), a enregistré *La vie d'artiste* dès 1950 au Chant du Monde, puis *l'Île Saint-Louis*, *M. William...* puis *Le piano du pauvre* et *Graine d'ananas* chez Odéon et à l'Olympia en 1955... il met en musique les poètes (Baudelaire, Rimbaud, Aragon), chante son ami Jean-Roger Caussimon (*Le Temps du tango*, *Comme à Ostende...*) avant de signer chez Barclay en 1960 où il obtient son premier très grand succès : *Jolie Môme*. En 1962, il ironisera dans *T'es rock, coco !* mais en 1970, il enregistrera avec le groupe Zoo (*La « the nana », La mémoire et la mer*), faute d'avoir pu mener à terme un projet avec Jimmy Hendrix.

Bécaud, un temps idole des jeunes, surnommé *Monsieur 100 000 volts*, « rival » (quoique ami) d'Aznavour pendant un temps, le précède dans le succès et va devenir le recordman des passages à l'Olympia. Compositeur hors pair, « bête de scène », il

chante *Les croix et Mes mains* (1953), *Je t'appartiens* (1955), *La corrida* (1956), *Viens danser* (1958), *L'absent* (1960)... et va accumuler les succès avec des auteurs nommés Louis Amade, Maurice Vidalin, Pierre Delanoë... avec notamment en 1965 *Quand il est mort le poète* et *Tu le regretteras* (dédié au Général de Gaulle).

Aznavour, d'abord duettiste avec Pierre Roche, chante seul et surtout l'amour à partir de 1950. Fin 1954, il est pour la première fois en tête d'affiche d'un music-hall parisien, Le Moulin Rouge. Interprété par de très nombreux artistes (Piaf, Gréco, Patachou, Philippe Clay...), il obtient un premier succès d'interprète avec *Sur ma vie* (1956), mais triomphera après sa signature chez Barclay en 1960 (*Tu t'laisses aller, Je m'voyais déjà...*) et obtiendra la quasi-totalité de ses plus grands succès jusqu'en 1965, année de *La Bohème*.

Béart, « *le dernier des trois B* » aurait dit Brassens, a d'abord écrit pour d'autres comme Gréco (*Chandernagor*) ou Patachou (*Bal chez Temporel*) avant d'enregistrer un 25 cm en 1958 à l'instigation de Canetti et Vian. Puis *L'eau vive* est devenu un grand succès, suivi de pas mal d'autres : *Qu'on est bien* (1960), *Suez* (1963), *Qui suis-je ?* et *Les grands principes* (1965). En 1963, il a créé la première maison de disque autogérée et animé (jusqu'en 1970) l'émission de télévision *Bienvenue*.

Barbara, l'incarnation chantante du « mal de vivre » a d'abord été interprète dans différents cabarets et s'est illustrée dès 1954 à l'Écluse où à partir de 1958, elle va passer pendant six ans et devenir *La chanteuse de minuit*, nom du 4 titres qui sort alors. Après les deux 25 cm *Chante Brassens* (1960) et *Chante Jacques Brel* (1961), elle sort un premier album avec des compositions personnelles, *Dis, quand reviendras-tu ?* (1963) et sa carrière décolle, notamment après le *Discorama* que lui consacre Denise Glaser. L'année suivante, l'opus *Chante Barbara* confirme avec *Au bois de St-Amand, Nantes, Pierre* et en 1965, ce seront *Göttingen, Le mal de vivre, Une petite cantate, La solitude*.

Gainsbourg, l'initial peintre, frappe un grand coup en 1958 avec le 25 cm *Du chant à la une !* où figure *Le poinçonneur des lilas*. Au début du yé-yé, il affiche sa distance et ses références (*La chanson de Prévert*, en 1961), reste très jazz dans *Confidentiel* (1963) façon *Élaeudanla Téitéia*, et rythmique à sa façon fin 64 dans *Percussions* (*Joanna, Couleur café, New York USA...*). Et en 1965, il signe son premier tube par France Gall et Eurovision interposés : *Poupée de cire, poupée de son*.

Les années 1960-1965

Alors qu'on est en pleine guerre d'Algérie (qui se terminera en 1962), le monde de la chanson se prépare à subir de grands chambardements avec le déferlement du rock en provenance des Etats-Unis. Cela sera d'autant plus facilité par la puissance de l'édition musicale américaine et de ses multinationales de l'électronique comme EMI (sigle qui signifie en français « Industries musicales et électriques ») ou CBS qui possède toute la chaîne de production (édition graphique / production phonographique / radio / télévision) ce qui n'existe alors pas en France, où de surcroît l'ORTF (Office de Radio et Télévision Française) est créé le 26 juin 1964. En cette époque gourmande de la naissante « société de consommation », la distribution de disques passe majoritairement en France (où il y a infiniment plus de petites communes que de grandes villes) par les boutiques d'électroménager Philips ou Pathé-Marconi. Là, on peut acheter le fer à repasser, le réfrigérateur, le transistor, la télévision, le tourne disque (Teppaz de préférence) et le super 45 tours sur le présentoir où l'on retrouve les « idoles », les vedettes du « hit-parade » entendu sur les radios commerciales, dites « périphériques », à commencer par Europe 1 et son *Salut les copains* (de Daniel Filipacchi et Frank Ténot), qui possède aussi son magazine. La télévision s'y mettra à son tour en septembre 1961 avec *Âge tendre et têtes de bois*, animé par Albert Raisner. Et les maisons de disques veulent tellement surfer sur cette vague nouvelle qu'un Johnny enregistrera cette année-là une dizaine de super 45 tours, quatre 25 cm et un coffret de compilation de trois 30 cm ; d'esprit plus yé-yé, Richard Anthony gravera jusqu'à douze super 45 tours par an entre 1962 et 1966.

Petit retour en arrière, qui va vous paraître étrange en ces temps de loi Hadopi et de crise du disque... Il faut croire que ce n'est pas la première, puisque si le mensuel *Music-Hall* publie en novembre 1958 un article intitulé « *La chanson populaire se porte bien* », le quotidien *Le Monde* conclut exactement l'inverse en mai 1959, après une enquête dense et fouillée sur « *La crise du disque* », sous la plume de Danielle Hunebelle qui poursuit : « *Quant à la valse des artistes d'une maison à l'autre, si elle n'est pas un phénomène né de la crise, elle s'est néanmoins accentuée avec elle.* » Évoquant les problèmes de Pathé-Marconi, la journaliste pointe la concentration dans laquelle s'est lancée la firme EMI, qui possède déjà « *Columbia anglaise, voix de son maître, Capitol, MGM, Odéon...* » et note opportunément : « *Il arrive qu'étouffé dans une maison trop grande, l'artiste tâte ensuite d'une plus petite, particulièrement dynamique, comme Barclay.* »

Cette analyse s'applique au premier chef à Charles Aznavour qui a honoré jusqu'à son terme son contrat chez Ducretet-Thompson (racheté par EMI), mais s'est bien gardé d'y griller ses plus belles cartes (*Je m'voyais déjà*, en particulier) et l'on constatera qu'au début des années 60, Eddie Barclay possède un catalogue exceptionnel en la matière, réunissant entre autres Aznavour, Ferré, Brel, Ferrat, Nougaro... Outre Brassens, Barclay n'a pas réussi à faire signer le jeune Johnny Hallyday (au départ chez Vogue), avec lequel il avait pourtant « une option », mais qu'à coups de millions Philips lui a soufflé (le contrat sera signé le 19 juillet 1961). Dommage, car le Johnny en question va être au cœur de ce début des années 60 et pour essayer de le concurrencer, M. Eddie se rabattra sur Vince Taylor, qui le 7 novembre 1961 cassera la baraque (et quelques fauteuils) à l'Olympia, un mois à peine après que Johnny y ait « *fait le twist* » avec les ballets d'Arthur Plasschaert.

Dans son livre de référence *Grand Jacques – Le Roman de Jacques Brel* (1998), Marc Robine brosse de façon saisissante le décor de ce début 1960 : « *Piaf vient de créer Milord et Sacha Distel a signé le tube de l'été avec Scoubidou ; Fidel Castro a pris le pouvoir à Cuba ; Boris Vian et Gérard Philipe sont morts à quelques mois d'intervalle. Ni l'un ni l'autre n'avaient quarante ans. Quelques jours après le nouvel an, ce sera le tour d'Albert Camus, à l'âge de quarante-six ans. Pour le rock'n'roll, l'essentiel est déjà dit, ou presque. Elvis Presley est sous les drapeaux, en Allemagne, après avoir définitivement enterré sa légende de rebelle, Buddy Holly s'est tué en avion, et il ne reste que très peu de temps à Eddy Cochran avant de franchir les "trois marches du paradis"*¹. *C'est donc avec un certain retard sur l'Histoire que le rock'n'roll arrive en France, pour y provoquer le plus grand bouleversement socio-économique de l'après-guerre. Il y est d'ailleurs attendu de pied ferme, car Vian, qui avait des antennes aux États-Unis, a prévenu son monde : le rock est "un chant tribal ridicule, à l'usage d'un public idiot". Le 14 mars 1960, la sortie du premier 45 tours de Johnny Hallyday marque l'acte de naissance officiel du rock français. Un disque que Lucien Morisse, directeur d'Europe N° 1, cassera en direct sur les ondes, promettant à ses auditeurs qu'ils n'entendront plus jamais parler de l'hurluberlu en question.* »

Il faut bien se souvenir que pour son passage à l'Alhambra (trois chansons) dans le spectacle de Raymond Devos, en septembre, la presse s'est déchaînée : « *Exhibition de mauvais goût* » (*L'Humanité*), « *Parodie burlesque* » (*Le Parisien Libéré*), « *Une*

¹ Quelques semaines avant son accident mortel (le 17 avril 1960, à Londres), il créait le prémonitoire *Three Steps to Heaven*.

exhibition baragouinante et hystérique promise à brève échéance au cabanon » (La Croix). Pour se donner une certaine respectabilité, il trouvera l'appui du musicien Georges Garvarentz, qui convaincra son beau-frère (Charles Aznavour) d'écrire pour un rocker, ce qui ne l'emballait guère. Cela donnera *Il faut saisir sa chance* pour l'Olympia de 1961 déjà évoqué, puis *Retiens la nuit* en 1962.

Si l'Olympia accueille à nouveau Johnny en cette année 1962, entre des programmes avec Brel, Brassens, Marlène Dietrich, Frank Sinatra... et Charles Aznavour qui y revient pendant un mois et demi, Bruno Coquatrix qui était resté prudent devant le phénomène des « idoles » programme officiellement du 4 au 28 avril 1963 un show intitulé « *Les idoles des jeunes* » dont Sylvie Vartan et Claude François sont les vedettes. Curieusement, au même programme, une chanteuse d'un tout autre acabit et d'un autre âge obtient un succès certain : Colette Magny avec *Melocoton*. Pour autant, c'est ailleurs qu'il faudra chercher les grands moments de cette vague rock naissante : au Golf Drouot tenu par Henri Leproux et au Palais des Sports où s'est déroulé le premier festival rock le 24 février 1961, avec Johnny Hallyday, Les Chaussettes Noires et Frankie Jordan. Ce même Palais des Sports, où le 18 novembre Vince Taylor va susciter le scandale : 5 000 jeunes (surtout des blousons noirs) envahissant l'espace et transformant la fête annoncée en bataille rangée. Dix-huit mois plus tard, la fameuse « *Nuit de la Nation* » du 22 juin 1963 (150 000 personnes et un seul blessé léger) incitera à un plumitif du Figaro nommé Philippe Bouvard cette interrogation : « *Quelle différence entre le twist de Vincennes et les discours d'Hitler au Reichstag ?* »

Outre Hallyday, deux autres personnalités du rock français de l'époque marquent forcément les mémoires : Eddy Mitchell des Chaussettes Noires et Dick Rivers des Chats Sauvages. Le premier se fait connaître avec le slow *Daniéla*, et quitte le groupe dès août 1963 pour travailler avec de meilleurs musiciens et s'orienter vers une carrière résolument rock, avec des adaptations (dont *Toujours un coin qui me rappelle* en 1964), puis des compositions personnelles. Le second, fan d'Elvis Presley, a lui aussi entamé très vite une carrière solo dès août 1962 (malgré le succès de *Twist à Saint-Tropez*) et il enregistrera une vingtaine de super 45 tours dans les années 60, menant une partie de sa carrière au Canada.

Beaucoup d'autres « idoles » vont d'une certaine manière cultiver une variété un peu plus rythmique, glisser vers un rock affadi, un twist qui ne dérange guère et qui

(adaptation ou non) se caractérise par une simplicité textuelle qui frôle parfois l'indigence : ainsi en sera-t-il des Frank Alamo, Richard Anthony (l'homme de la *Nouvelle vague* qui *Entend siffler le train*), Danyel Gérard (*La leçon de twist*), Sheila (*L'école est finie, Première surprise-partie*), Alice Dona (*Les garçons*), Hervé Vilard et Christophe en 1965 (*Capri c'est fini* et *Aline*), Sylvie Vartan (*Est-ce que tu le sais ?* en 1962, puis *La plus belle pour aller danser*, en 1964. Cette dernière chanson est issue du film *Cherchez l'Idole* de Michel Boisrond, dont le tandem Aznavour/Garvarentz a concocté toutes les chansons : *Et pourtant* pour Charles lui-même, *Bonne chance* pour Johnny Hallyday, *Crois-moi mon cœur* pour Eddy Mitchell et les Chaussettes Noires, *Si tu voulais m'aimer* pour Jean-Jacques Debout, *L'Ange que j'attendais* pour Frank Alamo, *Prends-garde à toi* pour Nancy Holloway, *Ça na pas d'importance* pour les Surfs, *Je n'y peux rien* pour Sophie...

Il faut bien entendu faire une place particulière à Claude François le bondissant, qui lance *Belles, belles, belles* fin 1962, et saura ensuite devenir un véritable homme d'affaires, produisant à une cadence incroyable : quatre 33 tours, trois 25 cm et 9 super 45 tours de 1963 à 1965 (*Marche tout droit, Pauvre petite fille riche, Même si tu revenais...*). Une vraie usine à tubes ! Autre personnalité singulière, Françoise Hardy, qui triomphe avec *Tous les garçons et les filles* (1962), mais va bientôt s'échapper de la mythologie des copains pour une inspiration plus originale.

Outre des artistes évoluant dans une chanson populaire de bon aloi (Salvatore Adamo et son *Tombe la neige*, Isabelle Aubret et son *Premier amour* à l'Eurovision, Hugues Aufray et *Santiano*, Alain Barrière et *Elle était si jolie*, Pétula Clark et *Chariot*, Michel Delpech et *Chez Laurette*, France Gall et *N'écoute pas les idoles*, Marie Laforêt et *Les vendanges de l'amour*, Valérie Lagrange et *La guérilla*, Enrico Macias et *J'ai quitté mon pays*, Guy Marchand et *La Passionnata*, Jeanne Moreau et *Le tourbillon*, Nana Mouskouri et *À force de prier*, Régine et *Les Petits Papiers*, Pierre Vassiliu et *Armand...*), les années 1960-65 vont voir la confirmation de deux créateurs majeurs : Jean Ferrat humaniste et engagé (*Ma même, Deux enfants au soleil, Nuit et Brouillard, La Montagne...*) ; Claude Nougaro, le swingueur de mots à l'honneur cette année (*Une petite fille, Le cinéma, Le jazz et la java, Cécile ma fille*). Et encore de vrais talents plus ou moins méconnus : Georges Chelon (*Père prodigue*), Jacques Debronckart (*Adélaïde*), Leny Escudero (*Pour une amourette*), Maurice Fanon (*L'écharpe*), Nino Ferrer (*Mirza*), Pierre Perret (*Le tords-boyau*), Serge Reggiani (*Arthur, où t'as mis l'corps ?*), Anne Sylvestre (*Mon mari est parti*, et Les fabulettes dès 1962)...

Comme quoi, réduire ce début des années 60 au rock et au phénomène yé-yé, serait aussi injuste que de les traiter à la légère...

Daniel PANTCHENKO

Références bibliographiques :

- *Il était une fois la chanson française* (des origines à nos jours) par Marc ROBINE (Fayard / Chorus – mars 2004).
- *50 ans de chanson française* (de Trenet à Bruel) par Lucien RIOUX (l'Archipel – novembre 1992).
- *L'Odyssée de la chanson française* par Gilles VERLANT avec Jean-Dominique Brière, Dominique Duforest, Christian Eudeline, Jacques Vassal (Hors Collection, octobre 2006).
- *Charles Aznavour ou le destin apprivoisé* par Daniel PANTCHENKO avec Marc Robine (Fayard-Chorus – mai 2006).